

DESROSIERS, Léo-Paul, *Dans le nid d'aiglons, la Colombe — Vie de Jeanne Le Ber, la recluse. Montréal et Paris, 1963.*  
Introduction, table des matières, ill., 140 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 17, Number 4, mars 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302319ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302319ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1964). Review of [DESROSIERS, Léo-Paul, *Dans le nid d'aiglons, la Colombe — Vie de Jeanne Le Ber, la recluse. Montréal et Paris, 1963.* Introduction, table des matières, ill., 140 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(4), 583–586. <https://doi.org/10.7202/302319ar>

DESROSIERS, Léo-Paul, *Dans le nid d'aiglons, la Colombe* — Vie de Jeanne Le Ber, la recluse. Montréal et Paris, 1963. Introduction, table des matières, ill., 140 pages.

Titre légèrement poétique mais qui coiffe une œuvre rigoureusement historique. M. Desrosiers avait déjà publié, dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* (septembre 1962: 155-177) : "Le milieu où naît Jeanne Le Ber". Article attachant où, à l'aide du premier registre de Ville-Marie, par un ingénieux rapprochement de dates, de coïncidences, d'événements dans la petite enceinte montréalaise, l'auteur avait reconstitué l'ambiance, ou si l'on préfère, l'atmosphère exceptionnelle, disons même héroïque, où naissait, le 4 janvier 1662, Jeanne Le Ber, fille de Jacques Le Ber et de Jeanne Le Moyne. Atmosphère d'alertes, d'assauts, de "qui vive", de beaux coups de mains, d'émulation chevaleresque, d'un martyrologe quotidiennement allongé, atmosphère de foi, de résignation héroïque en l'âme de petites veuves à peine sorties de l'adolescence; puis "marrainages, parrainages" où s'entremêlent les combattants les plus audacieux de la colonie naissante. Dans la maison à double logement où naît la petite Jeanne, aux côtés des Le Ber, Charles Le Moyne a établi son "nid d'aiglons"; de là allaient s'envoler les héros que l'on sait. Iberville n'est l'aîné de la "Colombe", sa cousine, que de quelques mois.

Inutile, dirions-nous déjà, d'aller chercher plus avant ni plus loin, l'origine de la vocation de Mlle Le Ber. Pas nécessaire surtout de recourir avec les pseudo-historiens plus doués d'imagination que d'esprit critique, à quelque romanesque frustration d'amoureuse. La vocation de la filleule de Jeanne Mance et de Maisonneuve, elle est là, pour une bonne part, dans l'air respiré par cette enfant, cette adolescente, air tonique fait d'exploits de toute sorte et d'exaltation spirituelle. A quoi nous joindrions, en ses études chez les Ursulines, l'influence d'une tante qui, par l'esprit, est on ne peut plus de la famille et de son temps. Et, dans le couvent québécois, l'étudiante a vécu dans la grande ombre, toujours vivante, de Marie de l'Incarnation. Mais quoi donc a poussé plus spécialement cette jeune fille de dix-huit ans environ, vers le choix d'une vocation religieuse plus qu'originale, sans précédent en son jeune pays? Il semble qu'elle ait fait connaissance de la vie et des écrits de Catherine de Sienne. On sait encore qu'adolescente elle manifeste déjà un fort penchant pour la solitude et la prière dans le seul à seul avec Dieu. Mais la porte d'un cloître ou d'une vie religieuse aussi fermée que possible s'offrait à elle. Elle eût pu retourner chez les Ursulines, aller

s'enfermer en France, en quelque monastère de contemplatives. Marguerite Bourgeoys, personnalité prestigieuse, appelle alors vers elle, vers sa communauté naissante, la jeunesse féminine de son temps. Mlle Le Ber était belle, intelligente; elle n'avait rien de la nonnette renfrognée; elle savait se bien tenir en compagnie. Elle parlait avec une abondance aisée. Elle avait figure de riche héritière. Le commerce avait enrichi son père. Et Le Ber eût souhaité un beau parti pour sa fille. Mais voici qu'éclate la tragédie. La fillette de 18 ans refuse le mariage qu'on lui propose, et son refus ne se défend pas de quelque violence. Son désir, sa décision? S'engager à Dieu irrévocablement, émettre le vœu de virginité; puis, voici plus grave: s'arracher au monde, se donner à la vie contemplative, s'enfermer dans une totale solitude. Un tribunal d'ecclésiastiques lui donne raison. Mais on procédera prudemment, par étapes. D'abord, pas d'autre réclusion pour la fillette, qu'une chambrette en la maison de son père. Elle vit là, entre quatre murs, un noviciat d'un ascétisme rigoureux, sans oublier le cilice et la ceinture de crin. Mais la réclusion n'est pas totale; Jeanne doit sortir chaque matin, accompagnée d'une servante, pour la messe à l'église de l'Hôtel-Dieu ou peut-être à l'église paroissiale. Le dimanche elle fait la quête, distribue le pain bénit. Deux fois au moins, elle accepte le rôle de marraine. Non satisfaite, elle aspire à un reclusage plus parfait. L'occasion se présente. Les Sœurs de la Congrégation rebâtissent leur couvent incendié en 1683. Selon le vœu de Marguerite Bourgeoys, une chapelle complètera l'ensemble des bâtiments. Jeanne Le Ber qui a fourni 4,000 livres pour la construction de la chapelle, obtient qu'on agrippe à l'arrière, un apprentis de trois pièces superposées dont elle fera son nouveau reclusoir: au rez-de-chaussée, la sacristie de la chapelle; au premier étage, la cellule de Jeanne de dix pieds carrés; une fenestrelle s'ouvrant sur l'arrière de la chapelle, permettra à la recluse de communier, de se confesser, de recevoir les instructions de son directeur; par une porte extérieure on lui apportera sa nourriture et autres besoins; au troisième étage son "laboratoire" avec rouet, métier, etc., pour travaux manuels. Depuis quinze ans déjà, Jeanne Le Ber s'est volontairement emprisonnée dans la maison de son père; à trente-trois ans elle s'impose cette absolue claustration. Mystère d'un appel divin!

Quelle existence sera désormais celle de la recluse? Elle a lu les maîtres de la vie spirituelle; des livres de spiritualité lui viennent de France. Sagement dirigée, elle n'a pas le goût des prouesses ascétiques, même si elle accepte le cilice, la ceinture de fer, la discipline deux fois la semaine. Elle porte des souliers

troués, faits de paille de blé d'Inde revêtue de morceaux de cuir, des vêtements qui ne sont que pièces et trous; le meilleur de ses toiles et de ses lainages s'en vont aux pauvres. A sa mort, on la trouve tellement déguenillée, que, pour l'ensevelir décemment, on juge bon de l'habiller de neuf. Sa nourriture est des plus frugales: point de dessert, point de fruits; elle se plaît à manger des restes, du pain moisi. Pas de vin, si ce n'est sur ordre du médecin; fréquemment des jeûnes au pain et à l'eau. A cela s'ajoutent les épreuves spirituelles que Dieu n'épargne point aux saints qu'il façonne et surtout l'épreuve du froid, du froid canadien qui sera peut-être et volontairement sa principale torture. Elle chauffe à peine son petit poêle et passe des heures d'oraison, la nuit, dans la chapelle qui craque sous le froid.

Qu'on n'aille pas imaginer, néanmoins, une recluse passée à l'angélisme, une femme désincarnée, dépersonnalisée. Son directeur, ses visiteurs n'ont jamais observé, chez cette jeune femme, frêle, mais de solide tempérament, le moindre signe des névroses ou des déséquilibres qui guettent les reclus. Elle restera toujours d'une parfaite lucidité. Elle ne sera présente ni à la mort de sa mère, ni de son père, ni de ses tantes, ni de ses cousins. Cependant on a voulu qu'elle reçoive son père deux fois par an. On lui envoie et elle reçoit, pour les reconforter, les religieuses en proie à quelque crise d'âme. Elle donne largement ce qui lui reste de sa fortune pour le soutien des écoles de la Congrégation, pour l'instruction et l'entretien de jeunes filles pauvres. Elle a des doigts de fée, de "grande artisanne", de fileuse, de brodeuse, de couturière, de dentellière. Elle n'a pas seulement artistement brodé de riches vêtements pour l'église Notre-Dame et que l'on peut encore admirer; elle a fourni de lingerie sacrée les paroisses pauvres du nord et du sud du gouvernement de Montréal. Elle n'est pas née pour rien voisine du "nid d'aiglons". Ce qui se passe en Nouvelle-France ne la laisse nullement indifférente. Aux heures de grandes inquiétudes, ses concitoyens ont pris l'habitude de se tourner vers le petit reclusoir de Mlle Le Ber. On a recours à ses prières; elle deviendra la sainte Geneviève de la Nouvelle-France. Elle décède dès les premiers jours d'octobre 1714, victime d'une pneumonie et du froid enduré.

M. Desrosiers a écrit cette biographie de sa meilleure plume. A la rareté des documents, il a suppléé par l'habile utilisation des moindres incidents de la vie de Ville-Marie. On lira, en ce petit volume, des pages de grand poète, par exemple, ce début de chapitre: "Prières sur la ville" (91). Le poète néanmoins n'éclipse jamais l'historien. Le biographe n'invente rien, ne surfait rien.

La vérité, les faits tout nus lui suffisent. Qu'avait-il besoin d'embellir ce chapitre d'histoire vécu sur un coin privilégié de la Nouvelle-France et qui nous montre une petite fille de Ville-Marie embrassant, et sous une forme exceptionnelle, l'état reconnu le plus héroïque, le plus saint dans l'Eglise ? Figure trop ignorée qui aura eu le tort d'appartenir à l'histoire d'un pays où rien n'a le droit d'être grand.

LIONEL GROULX, ptre